



N^o 20. — 10 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

De la Souveraineté du Peuple. — Petite Chronique; la Responsabilité des Ministres et des Éditeurs de journaux; le Conclave et M. l'abbé de Pradt. — Les Physiciens du Comité directeur; les Avantages du Gaz hydrogène. — Les Libéraux prenant la jaunisse. — Rendez-vous des révolutionnaires à Cadix; plus on est de fous plus on rit.

SUR LA SOUVERAINETÉ DES PEUPLES.

Combien de monde y croit encore,
sans le savoir.

Quand on se met en devoir de réfuter *la souveraineté des peuples*, il en est qui vous disent, avec dérision, qu'il

faut avoir du temps à perdre ; que cette souveraineté est d'une telle extravagance qu'elle tombe d'elle-même ; que personne n'y a jamais cru sérieusement , et qu'aujourd'hui personne n'y croit plus ; que , pour ceux qui y croient encore , il faut des baïonnettes et non des raisons. Reprenons rapidement ces objections , et pesons-en la juste valeur.

Nous ne demanderons point aux opposans *au nom de qui l'on a brisé en France la plus superbe de toutes les monarchies , égorgé le meilleur de tous les souverains , assassiné le plus loyal de tous les princes , chassé la plus ancienne de toutes les dynasties , massacré la plus brave de toutes les noblesses , déporté le plus distingué de tous les sacerdoces , abattu les églises , ravagé toutes les propriétés , renversé le trône et les autels... , si ce n'était pas au nom de la souveraineté des peuples ?* On nous répondrait que ce fut un moment de délire de quelques têtes mal organisées.

Un moment de délire !.... Mais ce délire a duré trente ans ; il a agité toute l'Europe , soulevé tous les peuples , inondé la terre de sang ; tous les souverains l'ont trouvé si terrible , qu'ils ont cru devoir se coaliser pour tâcher d'en éteindre le foyer redoutable en France , et ils n'ont pu y réussir.

Un moment de délire !.... Mais , de la France , ce délire a passé à Naples , en Sardaigne ; il a renversé les rois , et produit tant de ravages , que l'Autriche a cru devoir y envoyer toutes ses forces pour en arrêter les progrès.

Un moment de délire !.... Mais , de l'Italie , ce délire a passé en Espagne , détrôné le monarque , brisé la monarchie , abattu les autels , ravagé les propriétés , et commis tant d'excès , que la France a cru devoir y porter de nombreuses armées pour se préserver de nouveau des suites inévitables de ce fléau destructeur.

Un moment de délire !.... Mais , d'Espagne , ce délire a passé dans le Portugal , dans le Brésil , dans l'Amérique ; soulevé les provinces contre leur mère-patrie , proclamé leur indépendance , soufflé partout l'esprit de révolte , toujours au nom de la souveraineté des peuples.

On ajoute que *c'est une extravagance*. Et qu'importe que ce soient des fous qui brûlent ma maison : ma maison en sera-t-elle moins brûlée ?.... Qu'importe que ce soient des maniaques qui mettent le feu à l'univers : en est-ce moins un vaste incendie ?.... Lorsque des fous sont dangereux , plus ils sont fous , plus ils sont terribles ; et plus ils sont nombreux , plus il est difficile de les contenir : le moyen de faire bâtir assez de petites maisons pour tous ceux qui croient à *la souveraineté des peuples* ?....

C'est une extravagance !... Oui , sans doute , et un ramas d'extravagances plus absurdes les unes que les autres : car si ce sont les peuples qui se sont donné des souverains , il faut admettre qu'auparavant les hommes étaient égaux en droits ; mais des hommes égaux en droits eussent été des hommes sans pères ni mères , puisque des pères eussent eu des droits d'autorité sur leurs enfans ; et mille autres extravagances dont nous avons donné un léger aperçu dès la préface de notre ouvrage.

Personne , dit-on , n'y a cru sincèrement ! Cependant les forfaits que l'on a commis au nom de *cette souveraineté* ne sont pas un badinage ; et quand même on n'y croirait pas , les effets sont assez sérieux pour mériter l'attention des gouvernemens et de tout l'univers.

Aujourd'hui , insiste-t-on , personne n'y croit plus !.. Si l'on n'y croit plus , pourquoi donc fait-on encore partout des révolutions au nom de la souveraineté des peuples ? *Personne ne croit plus à la souveraineté des peuples !.... Et nous , nous soutenons qu'on y croit encore partout : car , qu'est-ce que croire à cette souveraineté ? C'est croire*

que ce sont les peuples qui se sont donné des souverains, et conséquemment qu'ils peuvent s'en donner d'autres : conséquence inévitable, le principe une fois admis. Or demandez à tous ceux qui ont fait jusqu'ici des révolutions s'ils croient encore que ce sont les peuples qui se sont donné des souverains : ils vous répondront qu'ils en sont intimement persuadés. Faites la même demande à tous ceux qui se battent contre eux, ils vous feront la même réponse. Ils combattent les conséquences de cette opinion : ils ne veulent pas qu'on mette le feu à leurs maisons ; mais le principe reste.

Mais au moins, dira-t-on, les gens instruits n'y croient plus !... Désabusons-nous. Parcourez les productions de M. Fiévée et de cent autres écrivains instruits, vous y retrouverez le principe de la souveraineté des peuples. Passez en Angleterre, consultez les hommes les plus distingués du pays, presque tous croient à la souveraineté des peuples. On crie contre ce système, on le traite d'extravagant, on en condamne les effets, on en combat les conséquences ; mais le principe reste. On croit toujours presque généralement que, dans l'origine, ce sont les peuples qui se sont donné des souverains.

Ce sont, dit-on, des baïonnettes et non des raisons qu'il nous faut !... Mais, si presque tout le monde y croit, il faudra donc tuer tout le monde ?... il faudra donc vous tuer vous-mêmes si vous y croyez encore ? il eût donc fallu me tuer moi-même avant la révolution, puisque jusque-là j'y croyais machinalement comme les autres ; il faudra donc tout tuer en Angleterre, qui nous a fait le funeste présent de ces doctrines meurtrières ; il faudra donc tout tuer en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, et dans tout l'univers, où ces doctrines révolutionnaires ont infecté tous les esprits. Quelle boucherie épouvantable !... N'est-il pas évident qu'un siècle d'erreurs devient nécessairement un siècle de barbarie ?....

Que faut-il donc faire ?... Instruire , réfuter , prouver que ce principe est faux , que ce ne sont point du tout les peuples qui , dans l'origine , se sont donné des souverains . L'instruction ne tue personne , pas même ceux qui sont dans l'erreur : pourquoi livrer à toutes les fureurs des révolutions des millions d'individus que l'on sauverait , pour ce monde et pour l'autre , si on les faisait instruire....

Ce sont des baïonnettes qu'il nous faut !... Entendons-nous . Personne ne doute que Dieu n'ait établi sur la terre deux autorités parfaitement distinctes , dans leur nature , leurs armes et leurs moyens , toutes deux nécessaires pour le gouvernement des sociétés : les unes pour les âmes , les autres pour les corps ; d'un côté le glaive spirituel , et de l'autre le glaive civil . Personne n'ignore que , tant qu'il y aura des erreurs dans ce monde , ce sera au souverain civil à en réprimer les effets par ses armes civiles .

Dans un état d'exaltation aussi inouïe , nous sommes donc loin de condamner les souverains qui se sont alliés pour marcher contre les révolutionnaires , ni de blâmer les guerriers qui marchent sous leurs drapeaux , à la délivrance de l'univers ; et nous ne concevrons jamais comment on a pu délibérer sur la nécessité d'une intervention armée dans une pareille circonstance . Tant que le principe révolutionnaire subsistera , pas de doute qu'il faudra des baïonnettes pour en arrêter les progrès extérieurs ; mais l'erreur est dans les esprits , et nos soldats eux-mêmes savent très-bien que ce n'est pas à coups de canon qu'on réfute des erreurs .

Ce sont des baïonnettes qu'il nous faut !... Oui , sans doute ; mais , depuis trente ans qu'on se bat , a-t-on détruit un seul principe faux ? et , quand on se battrait encore cent ans , pourrait-on en détruire un seul par les armes ?... En vain répéterait-on que la souveraineté des peuples est une extravagance , cette extravagance est

dans les esprits , et l'instruction elle seule peut y remédier. Le paganisme était aussi une grande extravagance : cependant tout l'univers était païen , et le serait encore si Dieu n'eût envoyé ses apôtres partout l'univers. Ajoutera-t-on que *la politique* n'est pas du ressort de l'église?... Autre subterfuge pitoyable !... *Qu'est-ce que la politique ?* C'est la science des gouvernemens : et *la souveraineté des peuples* renverse de fond en comble tous les gouvernemens , celui de Dieu comme celui des hommes. Et si Dieu a donné le glaive spirituel à l'Eglise , c'est pour détruire les erreurs politiques comme toutes les autres.

De quoi s'agit-il dans la circonstance ?... Il s'agit d'apprendre au monde *que ce ne sont pas les peuples qui se sont donné des souverains*. Or comment le saura-t-on si on ne le dit pas ? *Quomodo audient sine prædicante* : et comment le croira-t-on si on ne le prouve pas ? *Quomodo credent in eo quem non audierunt*.

Maintenant , pour terminer cet article avec fruit , mettons la main sur la conscience , et résumons-nous. Croyons-nous encore que *ce sont les peuples qui se sont donné des souverains* ?... Si cela est , princes , souverains , militaires , magistrats , ecclésiastiques , qui que nous soyons , nous pouvons être certains que nous sommes encore dans l'erreur ; nous pouvons être intimement convaincus que , malgré nos révolutions , le monde est encore plein de principes faux qui ont été la source féconde de nos malheurs ; qu'en préparant de loin les esprits par l'instruction , les armes physiques ne suffisent pas ; qu'après avoir dompté les corps , il faudra encore long-temps des livres , long-temps des preuves , des instructions et des réfutations , long-temps des prédicateurs et de bons écrivains pour rétablir l'esprit public. Un siècle d'erreurs peut tout détruire : plusieurs siècles d'instruction ne suffisent pas pour tout réparer , a dit le célèbre *Dumarsais*. Il est de toute fausseté que ce

soient les peuples qui se sont donné des souverains.... Qui donc ?... C'est ce que nous verrons dans un autre article.

Par l'auteur de l'ouvrage intitulé de l'Origine des Sociétés.)

PETITE CHRONIQUE.

La semaine a été très-stérile en événemens politiques. Bientôt nous pourrons dire des affaires d'Espagne, que nous n'avons plus de nouvelles parce qu'il n'y a plus de guerre, que nous ne combattons plus parce qu'il n'y a plus rien à combattre. Tous les efforts de l'armée française se dirigent vers Cadix, et les derniers travaux pour le bombardement de cette place sont sans doute achevés en ce moment. Tandis que les Français dressent leurs dernières batteries contre Cadix, les libéraux (qui ne sont pas précisément Français) se retirent, comme les cortès, dans leurs derniers retranchemens, c'est-à-dire dans le silence; leurs langues sont dans une pénurie effrayante de nouvelles. Jugez où en sont réduits ces messieurs, ils ne savent même plus inventer; ils ont épuisé l'art du mensonge; on dirait que *le Pilote* lui-même a sucé sa plume et qu'il s'est empoisonné, comme notre journal l'avait douloureusement annoncé.

Cependant, autour de ce grand vide politique, quelques affaires un peu scandaleuses ont retenti par le monde. Aussitôt l'esprit libéral s'est un peu ranimé; le *Journal du Commerce* a souri; sa plume s'est retrempée dans l'encre, et il a retrouvé un peu de verve pour achever son commentaire *de rigueur* sur l'ordonnance d'Andujar.

Autre scandale : M. l'abbé de la Mennais ayant été appelé devant les tribunaux pour avoir dit, dans *le Drapeau blanc*, entre autres choses, que l'université était le vestibule de l'enfer, vite tous les coryphées du libéralisme

sont accourus. « Il s'agit de l'enfer, semblaient-ils dire, c'est notre affaire : nous le défendrons à tout jamais. »

Les libéraux ont donc, sous des apparences perfides, pris le parti de l'abbé de la Mennais, et ils ont prétendu que, puisqu'on soutenait que MM. de Villèle, de Châteaubriand, etc., étaient des impies, on devait reconnaître que les libéraux avaient enfin raison : car ils ont toujours prétendu, depuis le temps de *la Minerve* jusqu'à nos jours, que MM. de Villèle, de Châteaubriand et autres n'étaient point orthodoxes. *Belle conclusion, et digne de l'exorde.*

Au milieu de ce bavardage d'*escobarderies*, qui sans doute faisait retentir les échos du *vestibule de l'enfer*, M. le grand-maître a fait entendre sa voix auguste, et il a déclaré solennellement, dans *le Moniteur* (la plus grave des autorités en fait de dates), qu'il continuerait à marcher d'un pas ferme entre ceux qui prétendaient qu'il *faisait trop*, et ceux qui se plaignaient qu'il ne *faisait pas assez*. Cette déclaration a paru satisfaire tout le monde : on s'est tu ; et l'éditeur responsable du *Drapeau Blanc*, condamné par le tribunal, est allé expier en prison les torts d'un article que probablement il n'avait pas lu. En vérité, ces *éditeurs responsables* sont des êtres bien singuliers : ils répondent de ce qu'ils ne font pas, à la différence des ministres, qui ne répondent pas de ce qu'ils font.

Mais voici bien une autre affaire : le gaz hydrogène, qui, comme chacun sait, est un enfant chéri des doctrines libérales, s'est permis, pour prouver sa reconnaissance à ses augustes protectrices, de faire quelques insurrections, et même d'*éclater* en différens lieux (1). Aussitôt un procès verbal est dressé, et un acte d'accusation dans les formes

(1) Tout Paris connaît l'accident arrivé il y a peu de jours au Palais-Royal.

vient d'être lancé contre cet éternel ennemi des huiles de noix, de navets, etc. (1)

Les journaux libéraux gardent le silence sur cette affaire : c'est probablement parce qu'ils n'ont rien à dire. Qu'ils se hâtent, cependant, car la cause du gaz est en ce moment dans un bien mauvais état. Cependant les avantages de l'éclairage par le gaz sont bien considérables : car on obtient par ce moyen une clarté plus intense d'un 8^e environ que celle de tout autre luminaire. Il est vrai que la dépense, pour être éclairé par le gaz, est d'un quart plus forte ; il est vrai aussi que les émanations du gaz sont funestes à la santé ; qu'il affecte l'organe de la vue, et qu'il peut, dans un période de dix ans, faire que le nombre des aveugles sera à leur nombre actuel, comme 4 est à 1. Mais fait-on attention à ces bagatelles dans le siècle des *lumières* ?

Avec le gaz hydrogène on obtient un grand agrément : c'est que la ville de Paris est avec le gaz ce qu'un vaisseau est avec *sa Sainte-Barbe* : ce qui n'est pas une médiocre considération dans un siècle où les Erostrates ne sont pas plus rares que les Louvels. On aurait ainsi un moyen nouveau de faire marcher une révolution. D'ailleurs il est prouvé que la quantité de gaz actuellement en réserve est plus que suffisante pour faire sauter tout Paris : on a même calculé qu'il y avait un 5^e en sus de la quantité suffisante pour cette belle opération.... Et c'est dans un siècle où l'on se croit si savant en chimie et en philanthropie, que l'on combine ainsi la puissance des élémens et le salut des populations !

Si j'en avais la permission, je dirais un mot du *conclave* : car tout le monde, voire même *le Constitutionnel*,

(1) Voir les détails de cette affaire dans un subséquent article du présent Numéro.

a parlé du conclave. Dans notre âge, qui est l'ère de la sensibilité, on s'occupe beaucoup moins de pleurer un homme illustre, quand il n'est plus, que des moyens de lui donner un successeur.

La circonstance de la mort du vertueux Pie VII, si douloureuse pour l'Eglise, allumera sans doute quelques ambitions : tout le monde voudra être pape. On dit que M. l'archevêque de Malines se serait mis sur les rangs, s'il savait dire la messe.

LES PHYSICIENS DU COMITÉ DIRECTEUR.

Non-seulement le *Comité directeur* a la prétention de vouloir exploiter exclusivement les illuminations *du siècle*, mais il aspire encore au monopole de l'éclairage des rues et des maisons. C'est ainsi que nous le voyons en même temps tenir ses magasins de lumières dans *le Constitutionnel*, *le Courrier*, *le Pilote*, et fonder ses gazomètres à la porte de nos demeures.

Quelques explosions survenues coup sur coup dans cette dernière partie de son influence lumineuse ont cependant fait ouvrir les yeux aux grands éclaireurs de l'ordre : un radical peut sauter en l'air comme un autre. Quel malheur si quelqu'un du parti allait, par accident, tomber victime lui-même du nouveau mode de *clarté* ! Il est vrai qu'en tout ce qui se rattache à une croyance quelconque, les martyrs n'ont jamais rien gâté, mais pourtant la chose valait bien la peine qu'on y songeât. Dans un moment de défaite, de chute, de défection, comme celui où se trouve la secte libérale, ce n'est pas le cas de prodiguer ses hommes : quand le désarroi se met dans une armée, un général prudent ménage ses soldats.

Or donc le Comité directeur, réveillé de son léthargique abatement par le bruit des deux détonations produites

récemment par le gaz hydrogène dans des établissemens publics, a de suite tenu conseil et consulté plusieurs physiciens de ses amis pour peser les avantages et les inconvéniens que la cause sacrée de la répartition des lumières peut rencontrer dans la défense et le maintien du procédé *gazique*. Un rapport a de suite été rédigé par des experts. Il est divisé en deux chapitres : *Inconvéniens* et *Avantages*.

CHAPITRE I^{er}.

Inconvéniens du gaz, comme éclairage, pour l'exploitation du libéralisme.

1^o. La lumière qui jaillit de l'inflammation du gaz est *blanche* : c'est déjà un immense inconvénient, puisqu'elle habitue au *blanc* les yeux du peuple. De là sans doute le plaisir avec lequel il regarde maintenant le drapeau blanc, la cocarde blanche.

2^o. Cette lumière est beaucoup trop vive et se répartit beaucoup trop également : ce qui ne ménage pas assez les ombres, si nécessaires en tant d'occasions. Ainsi, par exemple, un honnête homme ne trouve plus un seul petit coin obscur pour soulever à son aise une montre ou un mouchoir, pour afficher un placard incendiaire et tomber à l'improviste sur un soldat de la garde royale ; ainsi, un *patriote*, après avoir commis un grand acte d'*énergie*, ne pourrait plus se sauver sans être aperçu.

3^o. Les exhalaisons qui émanent du gaz sont généralement infectes : ce qui fait dire à beaucoup de mauvais plaisans que toutes les intentions *libérales* sont en *mauvaise odeur*.

CHAPITRE II.

Avantages du gaz, comme agent secondaire des opérations du Comité.

Sa propriété *fulminante* combat victorieusement à elle

seule tous les inconvéniens que présente sa lumière, inconvéniens qui ne peuvent jamais atteindre, d'ailleurs, messieurs les membres du Comité directeur, puisqu'ils n'agissent au dehors dans aucune circonstance.

Cette propriété *fulminante* offre des avantages incalculables. Quoi de plus commode de pouvoir, au moyen des infiltrations gazeuses, renverser à volonté et sans encourir le moindre soupçon, la maison de son voisin, si ce voisin est un royaliste? Cet avantage se présente dans une progression ascendante, s'il s'agit de bouleverser une rue, un quartier tout entier, renommés pour leur *bourbonisme*, le faubourg Saint-Germain, par exemple.

Et puis si quelque jour notre heureuse étoile voulait que le château des Tuileries fût ainsi éclairé, quel résultat inappréciable! quelle merveilleuse découverte!...

Supposons également un cas heureux où, pour assurer le succès d'un mouvement patriotique, il fallût l'écroulement général de Paris: n'avons-nous pas l'énorme *gazo-mètre* de l'un des faubourgs? On dirait qu'on l'a mis exprès sous notre main.

Passerons-nous sous silence l'usage qu'on peut faire du procédé pour toute espèce d'incendies, de détonnations, d'explosions, etc., etc., etc.?

Ce considérant, nous proposons unanimement au Comité directeur d'employer tout son crédit à maintenir l'usage du gaz.

(*Suivent les signatures du physicien directeur.*)

En conséquence de ce rapport, il est enjoint aux journaux radicaux de consacrer tous les jours une colonne à l'éloge du gaz.



LITTÉRATURE.

Essai sur le Sentiment du Beau et du Sublime, traduit de l'allemand du célèbre Kant, par Veyland, avec des notes du traducteur. (1)

L'illustre philosophe Kant est plus connu en Europe par son nom que par ses écrits. Il vécut obscur ; ses écrits ne se répandirent en Allemagne qu'après sa mort ; la célébrité qu'il avait peu recherchée éclata tout à coup sur sa tombe. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que sa renommée se propagea par l'effet de cet enthousiasme que tout un peuple éprouve souvent pour les merveilles des arts, mais qu'il ne ressent jamais pour les découvertes de l'intelligence.

Kant fut célèbre en Allemagne avant d'avoir été compris ; depuis, et dans ces derniers temps, il a été admiré en France avant d'avoir été lu : ce fut un caprice de sa réputation et de la fortune. Le bruit de ce nom, qui avait déjà grandi au delà du Rhin, retentit pour la première fois parmi nous à cette époque où la société, s'échappant d'un abîme, cherchait à se reconstruire. La philosophie du dix-huitième siècle, sur laquelle pesait l'horrible complicité de nos malheurs, avait perdu tout éclat et toute autorité. D'autre part, la philosophie religieuse des Pascal et des Bossuet, trop long-temps méconnue pendant l'ère licencieuse du dernier siècle, avait été comme mise en oubli : elle n'était en quelque sorte plus qu'un souvenir, mais c'était un souvenir accusateur. Le génie français, ne

(1) A Paris, chez Dentu, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 5.

croyant presque plus à sa puissance , tant il avait éprouvé de mécomptes , était porté davantage à interroger les trésors intellectuels des peuples voisins. M^{me} de Stael donna le signal de cette investigation métaphysique : et comme elle avait l'heureux don de transmettre à une langue, sous des formes poétiques , les idées qu'elle empruntait d'une autre langue , tout ce qui passait sous sa plume s'embellissait d'une grâce nouvelle ; elle popularisait ainsi pour le sentiment ce qui était trop abstrait pour la pensée ; elle traduisait dans le langage du cœur les choses de l'intelligence.

On eut de cette manière, sur le philosophe Kant , des idées qui n'étaient pas au-dessus de son mérite, mais qui ne donnaient pas la mesure bien exacte de son talent. On ne pouvait guère, il est vrai, autrement naturaliser en France le nom de Kant : car, si ses doctrines ne s'y étaient montrées qu'au milieu des nuages métaphysiques qui les entourent, je doute fort qu'elles eussent excité beaucoup d'intérêt.

Ma tâche n'est point de chercher à soulever ici le coin du voile mystérieux qui enveloppe presque toujours les systèmes du savant philosophe de Kœnigsberg ; je me propose seulement de dire quelques mots d'un de ses ouvrages qui vient d'être traduit en français , intitulé du *Sentiment du Beau et du Sublime*. Parmi ses autres écrits , celui-ci est peut-être le seul où, quoique le sujet parût le comporter moins , il se soit rendu accessible à toutes les intelligences. Mais , à mon avis , cette clarté vient souvent de ce que l'auteur a laissé de côté les profondeurs métaphysiques du sujet, pour n'en cueillir que les fleurs les plus brillantes. Il nous dit bien , il est vrai , les variétés que le sentiment du *beau* et du *sublime* subit dans les différens caractères ; il explique avec beaucoup de sagacité les convenances sur lesquelles est fondé le sentiment du *beau* dans les rapports des sexes ; mais on lui demande en vain

ce que le *beau* est en lui-même, à quelle partie de notre destinée morale correspond le sentiment du *beau*, ce que c'est que le sentiment du *beau* et du *sublime* dans la littérature, dans la musique, etc. : sur toutes ces questions, l'auteur garde un silence absolu.

Ces observations font naturellement pressentir que la définition donnée par le philosophe allemand, du *sublime* et du *beau*, sera peut-être incomplète. En effet, après avoir présenté en peu de mots le tableau des plaisirs vulgaires, il ajoute : « Il est en nous un sentiment plus délicat, plus noble et plus relevé, et qui mérite ces qualifications, ou parce qu'il nous offre des jouissances plus durables et qui ne nous rassasient pas, ou parce qu'il suppose à notre âme des qualités qui la rendent susceptible d'émotions vertueuses, ou enfin parce qu'il indique des talens et une intelligence supérieure, tandis que les autres sentimens peuvent se rencontrer même chez l'imbécille. »

Cette définition me semble un peu vague : on dirait qu'elle n'indique que les effets secondaires produits par le sentiment du *sublime* et du *beau* ; et le lecteur, même le plus médiocre, éprouvant un certain sentiment d'impatience envers l'auteur, lui demande encore un autre *pourquoi*. Toutefois, ce n'est qu'en tremblant que j'adresse ce reproche à un auteur que protège une célébrité imposante ; et je remarque, comme pour m'excuser de mon observation, que l'exigeance du lecteur s'accroît en proportion de la curiosité que le sujet excite. Et certes, si depuis Homère jusqu'à nous, l'esprit humain a produit tant de chefs-d'œuvre dont il est étonné lui-même, n'a-t-il pas quelque raison de maudire sa faiblesse, qui le condamne à ignorer encore la source où il puise le secret de toutes ces merveilles.

Quand l'homme goûte une jouissance pure, il accomplit toujours un but secret de sa destinée ; mais le but devient d'autant plus grand et plus solennel que la jouissance a

été plus noble dans l'ordre de l'intelligence : ne semble-t-il pas dès lors que le sentiment du *sublime* et du *beau*, étant le mode de nos plaisirs le plus élevé dans le développement de nos facultés, doit nous indiquer le but le plus important de notre perfectibilité morale : le sentiment du *sublime* et du *beau* correspondra donc à l'accomplissement de notre destinée religieuse, car ce qu'il y a de plus grand dans l'homme est renfermé dans cette destinée elle-même.

Après avoir offert une définition qui paraîtra plus incomplète que fausse, l'auteur s'abandonne à une foule d'observations de détail, toutes également remarquables par la justesse, le goût et la profondeur ; du reste, il semble s'excuser lui-même d'avoir traité un peu légèrement l'idée principale de son sujet, car, dit-il, « je ferai ces *re-*
« *marques* préliminaires plutôt en observateur qu'en phi-
« losophe. » Or, s'il fallait prendre au pied de la lettre ce que la modestie a pu seule inspirer à l'auteur, ne pourrait-on pas dire qu'un observateur est à un philosophe ce qu'un amateur est à un artiste.

Toutefois, il est à regretter qu'un esprit de cette force ait usé d'une telle réserve dans un sujet pareil, soit qu'il ait craint de n'être pas compris, soit qu'il ait répugné, par esprit de système, de mêler des opinions religieuses dans une matière qui semble cependant ne pouvoir être parfaitement éclairée que par une lumière céleste.

Tout le système de Kant roule sur deux grandes divisions : l'une comprend le sentiment du *beau*, l'autre le sentiment du *sublime*. Le *sublime* touche, le *beau* nous charme. Quand nous éprouvons le sentiment du sublime, nous concentrons ce sentiment en nous-mêmes, nous sommes tristes ; quand nous éprouvons le sentiment du *beau*, nous sommes portés à répandre au dehors notre satisfaction intérieure : cette seconde disposition s'exprime par le sourire, souvent par la joie.

Le sublime reçoit plusieurs divisions : il se divise en *sublime effrayant*, en *sublime noble*, en *sublime magnifique*. On sent assez de quelle nature doivent être les exemples du *sublime* qui se rapportent à chacune de ces divisions : je ne puis les rapporter dans une analyse aussi rapide. Il faut toutefois prendre garde que ces divisions ne sont point absolues, et qu'elles se modifient sans cesse, suivant le degré différent de sensibilité des individus.

Le second chapitre traite du *rapport des facultés et des qualités morales de l'homme avec le beau et le sublime*. Ici le philosophe allemand passe en revue les principaux caractères et les tempéramens divers ; et il examine avec la plus grande sagacité de quelle manière ils se combinent avec le sentiment du *beau* et du *sublime*. Le sentiment du *beau* domine chez les individus d'un tempérament sanguin ; le sentiment du *sublime* appartient davantage au tempérament mélancolique.

Parmi les qualités morales, la *vertu* seule est sublime ; la *complaisance*, la *compassion*, le désir de *l'estime*, *l'honneur*, étant des modifications de la vertu absolue, modifient également le sentiment du *sublime*.

Le troisième chapitre qui traite du *sublime* et du *beau* considérés dans leurs rapports avec les deux sexes est peut-être la partie la plus brillante de l'ouvrage ; et cela devait être, lors même que l'auteur n'aurait pas mis dans cette partie de son travail plus de talent que dans les autres : car il faut avouer que, si les femmes n'embellissent pas toujours tout ce qu'elles disent, leur influence embellit toujours tout ce qu'on dit d'elles. Elles liront ce chapitre, j'en suis sûr, avec beaucoup d'intérêt, si toutefois il se trouve parmi nous des gens assez hardis pour faire parvenir jusque sur leur boudoir le livre du philosophe allemand : car je crains que, le jugeant sur le titre, elles ne le rejettent

d'avance en disant qu'il est du *sublime effrayant*. Quand elles connaîtront l'auteur, elles le trouveront aimable. Une chose sur laquelle elles auront, je pense, le bon esprit d'être d'accord avec lui, c'est qu'il ne tolère pas la fatuité chez les hommes, ni les prétentions du sexe à des qualités trop mâles : *car il convient tout aussi peu, dit-il, que les femmes sentent la poudre à canon, que les hommes le musc ou l'ambre.*

L'espace me manque pour examiner le quatrième chapitre, qui traite des *caractères nationaux, considérés relativement aux différens sentimens du beau et du sublime*. Si la politique nous le permet, nous reviendrons sur ce chapitre et sur l'ensemble de l'ouvrage, auquel nous comparerons les autres écrits les plus célèbres qui ont été publiés sur le même sujet ; nous tâcherons aussi de rendre au traducteur la justice qu'il mérite.

C. DESMARAIS.

VARIÉTÉS.

Un de nos collaborateurs a reçu d'un de ses amis, officier dans un des régimens qui font le siège de Cadix, une lettre dont nous donnerons l'extrait suivant.

« Tu seras bien surpris d'apprendre que plusieurs numéros du *Pilote* sont parvenus jusqu'à nous. Nous les avons lus avec un sensible plaisir, et tous mes camarades sont convenus, en raison de l'intérêt que nous porte M. T., rédacteur en chef de cette feuille, d'aller, à notre retour à Paris, faire une descente à son bureau pour lui payer un abonnement. »

ÉCLATS.

A la prise de Trocadero , un voltigeur français a été tué à côté de S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême. Les libéraux ne vont pas manquer de dire que c'était sans doute un voltigeur de Louis XIV; et pour cette fois nous serons de leur avis.

On a chassé dernièrement d'un café du boulevard deux individus qui criaient hautement qu'ils voudraient que l'armée française trouvât son tombeau devant Cadix. Un instant avant , le garçon leur avait donné *le Pilote*.

Retranchés derrière leurs canons , les révolutionnaires du Trocadero se croyaient des *hommes d'affût*. Nos soldats ne les ont chargés qu'à la baïonnette , ce qui n'a pas empêché ces messieurs de n'y voir que du feu.

Voilà Riégo qui fait *empoigner* Zayas et qui veut le faire pendre. Il est doux de voir des frères et amis se donner de pareilles preuves de tendresse et d'estime.

Lors de l'explosion que le gaz hydrogène produisit dernièrement chez le restaurateur Prévost , il n'y avait dans la salle que deux descamisados français ; aucun d'eux

n'a été blessé. On a fait le lendemain l'expérience que le gaz enflammé ne brûlait que les animaux venimeux.

La peur donne la jaunisse; la jaunisse fait voir tout en jaune: volia sans doute pourquoi les libéraux disaient, il y a trois jours, que la fièvre jaune était dans le camp français. En regardant leur visage aujourd'hui, on dirait qu'elle règne à Paris. On croit généralement qu'ils l'ont gagnée en lisant *le Moniteur*.

Robert Wilson, si l'on en croit le *Chronicle*, a renvoyé au comte de Palmella ses insignes portugais. Cela prouve encore un peu de jugement de sa part. La décoration de l'*Epée* ne convient effectivement plus à celui qui s'entend chanter de toute part : *Turlututu rengaïne*.

Rotten, qui joue de son reste dans Barcelonne, s'est emparé de tous les pouvoirs: il en use pour noyer et pour pendre. Nos *constitutionnels*, si on les laissait faire, ne signaleraient pas autrement leur haine pour l'*arbitraire*. Quel dommage qu'on les retienne !!!

L'empereur Cugnet de Montarlot, accompagné de sa cour, s'est rendu dernièrement à Gibraltar pour prendre des bains de mer et calmer ses douleurs. Sa Majesté a fait l'accueil le plus gracieux aux personnes qui l'ont mise à la porte de cette ville.

On assure qu'en apprenant les brillans succès de nos armes et la prise du Trocadero , le nègre T....t a eu une hémorragie qui lui a fait rendre beaucoup de sang. Cela ne nous surprend pas : cet homme a toujours été très-sanguin , ce qui n'est pas synonyme de sanguinaire.

Le gaz hydrogène est au physique ce que le libéralisme est au moral. Si le libéralisme est une lumière , comme le gaz, il dessèche toute végétation placée dans son voisinage; il blesse ceux qui en font usage. Enfin , un *romantique* , à qui l'on demandait une définition du libéralisme , répondit : *C'est le gaz hydrogène de la pensée.*

Les libéraux ne peuvent revenir de la prise du Trocadero : ils prétendent qu'on s'en est rendu maître par le moyen de l'argent. Eh qu'importe ! Messieurs, qu'on vous achète ou qu'on vous fasse fuir : lâcheté pour lâcheté , celui qui se vend ne vaut pas mieux que celui qui se sauve.

Quelqu'un , en entendant citer certains noms de certains actionnaires de l'établissement du gaz , disait que , laisser à de pareilles gens la clef du magasin fulminant , c'était comme si l'on confiait la garde d'un magasin à poudre à des gens qui porteraient des clous à leurs souliers.

Le Constitutionnel commence ainsi un article dans lequel il insinue que la prise du Trocadero est insigni-

fiante : *Afin de mettre nos lecteurs à portée d'apprécier l'importance de la prise du Trocadero*, etc. Il est évident que *le Constitutionnel* a fait un *barbarisme*, et qu'au lieu de dire l'importance, il devait écrire le peu d'importance. Mais cela ne doit pas étonner, car on sait que *le Constitutionnel* est dans l'habitude de faire des fautes de français.

Les personnes qui ont le sentiment de la littérature savent que l'esprit ainsi que l'oreille s'habituent, par l'usage, à l'emploi des mots dans un sens faux. En conséquence de cette vérité, il arrivera bientôt que les libéraux, qui, en parlant des constitutionnels espagnols, disent sans cesse les *ennemis*, tandis qu'ils veulent dire nos amis, se serviront des locutions suivantes : Bon jour, mon cher *ennemi*, comment vous portez-vous ; ils diront : un excellent ennemi et un ami invincible.

Quand l'armée française passa la Bidassoa, les libéraux disaient : Les Français n'iront pas à Vittoria ; quand nous fûmes à Vittoria ; il disaient : Les Français n'iront pas à Séville ; quand nous fûmes à Séville, nous ne devons pas approcher de Cadix ; aujourd'hui nous avons pris le Trocadero, et sans doute nous n'irons pas à Cadix, selon les libéraux, par la même raison que, lorsque nous étions à Vittoria, nous ne devons pas aller à Séville. Il est certain que, si les libéraux continuent encore quelque temps à parler si mal et les Français à se battre si bien, il n'y a pas de raison pour que ces derniers ne fassent le tour du monde en vainqueurs.

Cadix est en ce moment le point central où aboutissent tous les vœux des révolutionnaires : c'est là que tous ces réformateurs du genre humain se réunissent, au moins par la pensée. Voici de quelle manière un chansonnier royaliste a célébré cette réunion, dans une brochure intitulée : *Bulletins en couplets, dédiés à l'armée d'Espagne* :

GUÉRISON EXTRAORDINAIRE.

AIR du Port-Mahon.

Quelle heureuse nouvelle !
Ce bon Roi qui perdait la cervelle,
Qu'on mettait en tutelle,
A l'esprit bien rassis,
A Cadix. (ter.)

Cadix avec raison
Vaut mieux que Charenton.
Tous les fous de la France,
De Madrid, de Londres, de Florence,
Viendront en diligence
Y chercher leur bon sens ;
Il est temps !!! (ter.)

Lunatiques, soudain
Mettez-vous en chemin ;
Insensés de tout âge,
Faites un petit pèlerinage :
Comme le Roi, je gage,
Vous serez tous guéris
A Cadix. (ter.)

AIR : *Plus on est de fous , plus on rit.*

Accourez au séjour magique ,
Philanthropiques songe-creux,
Vous qui rêvez la république ,
Ou Fanfan Napoléon-Deux.
Amis du drapeau tricolore,
Proscrit sous le règne des lis,
Vous avez besoin d'ellébore :
Prenez le chemin (*bis*) de Cadix.

Radicaux remplis de jactance ,
Réformateurs du genre humain ,
Apôtres de l'indépendance ,
Flatteurs du peuple souverain. ,
Quittez cette vieille Angleterre
Où le *splén* aigrit les esprits ;
Faites un trajet salulaire :
Prenez le chemin (*bis*) de Cadix.

O journalistes incurables ,
Le tribunal de la raison
En vain par des lois équitables
Prescrit l'amende ou la prison ;
Un pilote est mieux votre affaire ;
Un courrier vaut aussi son prix ;
Voyagez par mer et par terre :
Prenez le chemin (*bis*) de Cadix.

Usurpateurs du vaudeville,
Qui , pour égayer les Français ,
Et sur Madrid et sur Séville
Lamentez de tristes couplets ;
Politiques en chansonnettes ,
Mauvais plaisans en pots-pourris ,
Froids auteurs , rimeurs de sornettes ,
Prenez le chemin (*bis*) de Cadix.